6e ANNÉE, N° 529. — MERCREDI, 24 SEPTEMBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal *A Galata*.
DANS LES VILLES DE LITTORAL, à l'Agence des Paquebots français.
A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.
A MARSEILLE, chez Mr veuve *Camoin*.
A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 9, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

CONSTANTINOPLE..... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

AVIS.

MM. les souscripteurs au Journal de Constantinople, *dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.*

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Septembre.

—

A MONSIEUR MICHEL CHEVALIER.

DEUXIÈME LETTRE.

On a toujours tort avec sa conscience quand on est réduit à disputer avec elle.
LE ROI STANISLAS.

Monsieur,

Je suppose, car je n'ose affirmer, le doute en ceci étant plus convenable, je suppose que lorsque vous avez parlé des Arabes dans votre Lettre, dont je continue respectueusement l'examen, vous deviez être sous l'influence involontaire d'une préoccupation peu favorable à ces fiers descendans de Mahomet. Ce n'est pas un reproche que je vous adresse; je n'oserais je constate ce qui me semble un fait. Notre nature est soumise à tant d'agents invisibles et inconnus, qu'il nous arrive parfois de ne pas savoir pourquoi nous avons telle idée plutôt que telle autre. Pascal en a dit long sur ce point; et Figaro lui-même, dont l'esprit est d'ordinaire si gai, si frétillant, si inventif, ne s'écrie-t-il pas, dans un moment où les choses paraissent tourner à mal pour lui: pourquoi ces choses et non pas d'autres? Si je ne me trompe, votre préoccupation était toute différente en 1846, lorsque, entouré de l'élite de la jeunesse de Paris et d'un nombre fort respectable de savans, toujours empressés de suivre vos intéressantes Leçons, vous enleviez les applaudissemens de ce brillant auditoire. C'était au Collége de France, et vous parliez de la civilisation des Arabes; mais vous en parliez, dit-on, avec une chaleur, un enthousiasme, une éloquence dignes du sujet et qui durent faire tressaillir de joie les mânes des enfans régénérés d'Ismaël. Le ciel brumeux de Londres est sans doute moins propice à l'inspiration que le ciel parfois assez beau de Paris, et la différence d'appréciation que je me permets de signaler se réduirait des-lors à une question de climature. Tout s'embellit aux rayons d'un beau soleil, et cette année vous n'avez vu les Arabes qu'à travers les brouillards épais de la Tamise.

Pardon, Monsieur, si j'insiste. Le Poëte l'a dit:

Chacun a son défaut, où toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.

Le mien, c'est de croire et de dire que l'Islamisme vaut infiniment mieux que la réputation que les faux préjugés lui ont faite en Europe, non sans calcul, je présume; et si ma vue n'est trouble, j'aperçois que c'est bien à l'Islamisme que vous en avez. Il me semble, vous voyez, Monsieur, qu'ici encore je m'abstiens d'affirmer, bien qu'il n'y ait que la science qui doute, le mot est de Voltaire, il me semble que, comme corps de nation, les Arabes ont cessé d'exister depuis plusieurs siècles, et cependant vous les ressuscitez de votre autorité privée pour les faire comparaître à l'exposition universelle de Londres, à la seule fin de s'y voir juger et condamner à ce qu'il vous plaira. Vous fouillez très avant dans leur passé pour les trouver chétifs en industrie et même en toutes choses; et vous arrivez à leur faire, en effet, un bagage de de gloire bien léger. J'ai examiné attentivement si vous aviez procédé de la sorte pour les autres nations, et j'ai vu le contraire; vous les avez estimées dans leur présent et non dans leur passé, ce qui est bien. Les fils ne doivent pas être responsables des fautes de leurs pères. Si j'avais qualité, je crois fort que je protesterais au nom du droit des gens que vous violez au préjudice de la S. Porte; et ce faisant, vous savez, comme publiciste, que je n'aurais pas tort. Contrairement aux traités, vous rétablissez, en effigie, la nationalité arabe: il y a là un plagiat, je vous en avertis. C'est l'idée de M. le docteur Barrachin, qui s'était mis en tête de reconstituer, ma foi, bien d'autres nationalités. Depuis la disparition, je ne dis pas des Arabes, mais de la nation arabe, la Turquie est aussi bien en Egypte, en Syrie, à Tripoli, à Tunis, etc., qu'en Arménie, en Roumélie, en Valachie, en Moldavie, en Serbie, etc. C'est un seul et même empire, comprenant diverses populations et non pas diverses nations: c'est l'Empire Ottoman connu et reconnu tel par les traités et par toutes les puissances. Pourquoi, ayant à parler de l'industrie ottomane, la scindez-vous; et le faisant, pourquoi la scindez-vous en deux seulement: l'industrie arabe et l'industrie turque? Pourquoi n'établissez-vous pas d'autres divisions et ne dites-vous pas l'industrie arménienne, rouméliote, grecque, valaque, moldave, serbe? La chose est aisée à comprendre: les Arabes et les Turcs sont musulmans; les autres sont chrétiens. Ne voulant prendre à partie, à propos de l'exposition de Londres, que l'Islamisme à qui vous paraissez dénier tout droit au progrès, vous avez agi dextrement en ne ressuscitant que la nationalité arab; et cependant, vous avez dit que l'industrie est le lot des rayas. De sorte qu'on peut croire que, pour avoir un motif de rapetisser l'Islamisme, ce Jonl, je pense, la religion du fils de Marie n'a nul besoin, vous parlez de l'industrie de ceux qui, d'après vous, n'en feraient pas; et que, en cette occasion et en ce sujet, ne sachant trop comment vous exprimer sur le défaut d'influence du christianisme, vous vous taisez sur l'industrie de ceux qui, d'après vous encore, seraient seuls à l'exercer. Le royaume britannique se compose de l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, etc., et cependant vous dites: *industrie anglaise*, bien encore qu'on lise dans vos Lettres que les progrès d'un grand nombre de ses articles sont dus à des mains françaises. Personne, j'imagine, ne vous aurait repris si vous aviez désigné les objets des diverses provinces de l'Empire sous le nom général de: *industrie de la Turquie*.

Pouqueville, qui a visité l'Orient, avance quelque part que les choses n'ont de valeur que lorsqu'elles sont à leur place. M'est avis, sauf erreur, que vous avez glissé subrepticement en tout ceci une pensée de religion qui n'y avait que faire.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire;
On perd du temps au choix, on traite, on veut [tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

J'accepte néanmoins, pour la contrédire, votre donnée, car je tiens à ce que votre conscience reste en accord avec la haute idée que vous aviez du passé des Arabes en 1846.

Une grande civilisation peut-elle être sans un grand développement industriel? J'ouvre le livre de l'humanité, et j'y lis: non. Mais je suis bien bon d'aller m'engouffrer dans ces incommensurables annales pour trouver ce péremptoire non. Je prends un de vos excellents ouvrages, et j'y vois qu'il y a « une liaison intime entre le développement de la civilisation et le progrès de l'industrie. » Et vous en établissez la preuve mieux que je ne saurais le faire. Il est impossible de concevoir l'un sans l'autre. L'Inde, l'Egypte, la Grèce, Rome, jadis, et de nosjours l'Europe et les Etats-Unis d'Amérique témoignent sans réplique qu'il en a été et qu'il en sera toujours ainsi. Qu'on les sépare, tout deux cessent d'exister: nous avons la barbarie. Ceci est d'ordre absolu comme les lois éternelles qui régissent le monde physique. Y aurait-il eu, par hasard, exception pour la civilisation arabe? Cela ne se peut; et je ne sais comment ce qui ne peut pas être, aurait été, à moins qu'il n'y ait là un mystère. Dans ce cas, je m'abstiendrais, ces choses n'étant pas de la compétence humaine, quoique Dupuis, à tort sans doute, dise que la vérité ne connaît point de mystères.

Mais d'abord, il faut s'entendre sur ce point: les Arabes ont-ils eu une grande civilisation? Je ne sache pas qu'on l'ait jamais contesté, et vous-même, Monsieur, vous avez la bonté de dire: *concedo*; comme conséquence, je devrais dire tout de suite: *ergo*, ils ont eu un grand développement industriel. J'avoue que je ne le puis pour le moment, car votre *concedo* s'ajuste de façon à s'insinuer parmi les tropes, afin d'y prendre la place de celui qui exprime le moins en disant le plus. Il est évident que si les Arabes s'étaient bornés, et c'est ce que je vois de plus clair dans votre Lettre, à composer des légendes et à propager la culture du coton, de la canne à sucre et du riz, ce serait mettre un nain dans l'habit d'un géant que de se servir du mot *grande civilisation* pour exprimer ces faits, que vous citez cependant avec reconnaissance, bien qu'il ne soient tout au plus, d'après vous, qu'un commencement de civilisation. Vous leur passez, en outre, je crois, le mérite d'avoir conservé dignement le dépôt des connaissances humaines pendant le temps où l'occident était recouvert des ténèbres du moyen-âge. Tout cela est peu lourd, et si la faute n'en est ni à Voltaire ni à Rousseau, il faut bien en accuser l'Islamisme. Ils ont eu bon nez de ne pas fumer, sinon votre joyeuseté eût trouvé mot à dire sur leurs pipes comme sur celles de leurs successeurs. Permettez-moi, Monsieur, de vous soumettre une simple observation. A l'époque de la splendeur des Arabes, le mahométisme avait deux ou trois cents ans, et à l'époque des ténèbres de l'occident, le christianisme en avait neuf cent. Cette différence ne semblerait-elle pas prouver quelque chose en faveur de la religion du prophète, par exemple, qu'elle est plus favorable que vous ne le pensez aux progrès des sociétés? Si l'on prenait au sérieux le *brio* de votre Lettre, il faudrait en conclure ceci: que tout dépôt étant sacré, les Arabes, honnêtes gens qu'ils étaient, se gardèrent de toucher à celui des connaissances humaines. En laissant au mot dépôt moins de sens abstrait, pour lui en donner plus de réel, il signifie tout bonnement que les Arabes étaient le peuple le plus instruit de la terre, et qu'à supposer même qu'ils n'eussent qu'hérité des grandes civilisations antérieures, la leur mériterait à tous égards d'être appelée grande également. Cela étant, il est impossible de dire que leur industrie n'a pas été adéquate à leur civilisation, et c'est là que je voulais en venir par ma disquisition pour montrer l'accord de mes idées avec les paroles que j'ai citées de vous. Donc, et c'est maintenant le cas de l'affirmer, les Arabes ont eu un grand développement industriel, par cela même qu'ils ont eu une grande civilisation.

Je poursuis, car la cause est bonne, et je vais, si je peux m'exprimer ainsi, matérialiser mes preuves; aussi bien, chemin faisant, trouverai-je l'occasion de témoigner qu'à l'héritage des connaissances de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, l'Arabie en a ajouté de nouvelles, fruit de son génie, et de ses études, si vous trouvez le mot génie trop ambitieux. Ce sera, en même temps, répondre aux passages de votre Lettre où il est dit qu'elle n'a rien inventé, ou bien peu de chose, question grave et qui, généralisée et examinée de près, prouverait que la civilisation de l'Europe elle-même, qui n'a pas encore eu son égale en richesses de toute sorte, est l'œuvre de l'humanité tout entière, et non de tel ou tel peuple. Si la France, par exemple, pour citer une des nations les plus avancées dans toutes les voies, restituait aux peuples passés ou présens ce qu'elle leur a emprunté, et qu'elle se bornât à retenir ce qui lui est propre, ce qu'elle a créé des idées nées et développées dans son cerveau et pas ailleurs, savez-vous ce que sa part intellectuelle serait fort réduite et qu'il n'y aurait guère lieu à la nommer la grande nation; et croyez cependant que je n'ai nulle envie de lui enlever aucun de ses mérites, mérites dont je m'enorgueillis, au contraire, comme tout citoyen dévoué s'enorgueillit des grandeurs de son pays.

Ma lettre est déjà un peu longue; je vais me serrer.— Si l'on parcourt l'histoire des Arabes (qui, entre nous soit dit, est trop peu connue), à l'endroit de la magnificence des califes et de leur cour, à Bagdad, à Cordoue, à Grenade, etc., l'esprit se passionne et se dilate dans l'enthousiasme. On dirait des enfans remués dans toutes leurs fibres par la magie d'une conte féérique; et à notre insu, nous inclinons à penser que nous avons à faire à quelque chapitre des *Mille et une Nuits*. En voyant l'or, l'argent, le fer, Monsieur, que vous aimez tant, les perles, les diamants, les filigranes, les étoffes de soie, de laine, de lin et de coton, les brocarts, et que sais-je encore, en voyant à profusion toutes ces richesses se prêter aux mille fantaisies des Arabes et surtout de leurs femmes, on croit rêver, et cependant on n'a devant soi que la réalité, qui vous donne des éblouissemens, et qui n'a jamais été surpassée. Et remarquez, Monsieur, que tout ce luxe était travaillé, façonné, manipulé dans le pays. La Mauritanie et la Tingitane s'étaient elles-mêmes rendues célèbres par leurs manufactures, qui rivalisaient avec celles de Bagdad, de Damas et de l'Espagne qui en était couverte. La renommée des draps de Murcie est venue fièrement jusqu'à nous avec celle de leurs fameux aciers. Sans les Arabes, certains poëtes de nos jours n'auraient pas eu les *lames de Tolède*, leur seule raison d'être. Examinez, Monsieur, l'étendue de leurs possessions, examinez tous les points du Globe avec lesquels ils avaient des relations d'affaires, examinez surtout la nature et l'importance de leurs échanges, et vous verrez alors qu'ils ne s'entendaient pas trop mal aux grands travaux de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. N'étaient-ils pas allés, Dieu me pardonne, jusqu'à exploiter admirablement leurs mines de fer, de cuivre, de mercure, de soufre, etc.? En toutes choses connues, ils étaient passés maîtres, et se conformant à la parole du Prophète, ils instruisaient les autres peuples: « Enseignez la science, dit Mahomet, car celui qui l'enseigne craint Dieu, et qui la désire, l'adore; qui en parle, loue le Seigneur; qui dispute pour elle, livre un combat sacré; qui la répand, distribue l'aumône aux ignorans, et qui la possède, devient un objet de vénération et de bienveillance. Les anges briguent l'amitié des savans et les couvrent de leurs ailes. Les monumens de ces hommes, sont les seuls qui restent, car leurs hauts-faits servent de modèles et sont respectés par les grandes âmes qui les imitent, etc., etc. »—Au milieu de ces maximes, j'ai cherché celle qui dit: « Bienheureux les simples d'esprit, le royaume des cieux est à eux », et je n'ai su l'y trouver, pas plus que je n'ai vu nulle part dans l'histoire qu'un certain astronome arabe, du nom d'Albategnous, qui, au dire de Bailly, aurait soulevé un coin de la découverte qui a immortalisé Newton, ait été jeté en prison pour ce fait ni pour aucun autre ayant trait à la science; je doute même qu'on y distingue la plus petite révocation d'un édit de Nantes. Mais j'y vois, c'est Pococke qui parle, que c'est aux Arabes que nous devons la connaissance des lettres grecques dont on nous bourre un peu trop dans les collèges; que les musulmans firent, en peu de temps, dans les diverses branches des connaissances humaines, de tels progrès, qu'on n'en trouve d'exemple chez aucun peuple ancien ou moderne, c'est un de vos écrivains qui le dit; qu'ils ont connu et enseigné les premiers le traitement d'un grand nombre de maladies et qu'ils ont même inventé l'opération qu'on appelle la bronchotomie, c'est Gruner qui le constate; qu'ils ont pour ainsi dire créé la chimie et la pharmacie (bagatelle!), c'est Sprenger qui l'affirme; qu'ils avaient des idées nettes et avancées sur l'optique, sur les lunettes et sur les clepsydres, c'est Toderini qui le soutient; qu'ils ont trouvé l'utilité et l'importance de l'algèbre (bagatelle, bagatelle encore!), c'est Montucla qui l'avance; que la découverte de la faïence émaillée nous vient d'eux, c'est M. J. Barat qui s'en porte garant; qu'ils ont ouvert la carrière des sciences expérimentales; qu'ils ont fait merveille dans l'architecture (ô magnifique Alhambra!); qu'ils ont créé un admirable système d'irrigation qui fit la fortune de l'Espagne agricole; que ce n'est pas à eux que l'on doit l'invention de la poudre à canon, chose incertaine, on leur doit du moins celle de l'artillerie; que la littérature espagnole est née de la littérature maure, et qu'ils ont été pour beaucoup dans la galanterie délicate et recherchée qui rendit les Grenadins célèbres dans toute l'Europe; ce sont, ma foi, tous les historiens qui en témoignent.

Par cette énumération des mérites des Arabes (j'en passe et des meilleurs, devrais-je dire ici), je pense avoir établi les distractions qui vous ont empêché de les voir tels qu'il ont été, lorsque vous avez écrit votre Lettre. Je ne prétends pas néanmoins, soyez assez bon pour l'observer, élever leur industrie à la hauteur de l'industrie de l'Europe de nos jours. Entre les deux, grande est la différence, qui s'explique par la disproportion des âges. Les progrès de l'industrie et des sciences date en Europe de deux cents ans environ; mais leur explosion, s'il m'est permis d'employer ce mot, ne s'est faite que dans le dix-neuvième siècle qui vient de s'écouler. Durant cette période de temps, la chimie, la physique, les mathématiques, la mécanique, l'économie politique, etc., ont marché à pas de géant, et les ennemis de la philosophie basée sur l'idée du progrès continu pourraient seuls blâmer les Arabes de ne pas avoir appliqué la vapeur à la navigation et aux chemins de fer, l'électricité aux télégraphes, et les découvertes les plus récentes à l'agriculture et aux arts industriels. Vous ne pouvez pas être sérieusement des leurs et j'en suis fort aise. Vous savez que chaque époque et chaque peuple apportent leur contingent de lumières à la civilisation, et qu'il serait injuste de vouloir que les nations de l'Islamisme eussent trouvé dans un couple de siècles ce que les nations du Christianisme n'ont trouvé qu'après dix-huit; et l'on doit avouer, d'ailleurs, que les croisades n'étaient pas de nature à pousser beaucoup les Arabes dans la voie des inventions propres aux arts utiles. La civilisation musulmane, au temps des califes, a été tout ce qu'elle devait être à tous les points de vue, et si une chose étonne, c'est qu'elle se soit si rapidement développée.

Je m'arrête, Monsieur, en vous affirmant que je serais heureux si nous étions d'accord maintenant sur ces points: que l'Islamisme n'empêche aucun progrès nécessaire au bien-être des sociétés; que la part des Arabes au mouvement général des idées qui pousse l'humanité à ses fins glorieuses, a été plus grande que vous ne la faites dans votre Lettre; et que votre jugement s'est formé un peu à la légère ou qu'il a manqué, faute de temps, je suppose, des élémens convenables; et que, dans tous les cas, il n'y avait pas lieu à y mêler des considérations prises dans l'ordre religieux.

Des Arabes je passe aux Turcs, et en attendant ma troisième Lettre, où j'examinerai les erreurs d'appréciation qui les concernent, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

F. NOGUÈS, *rédacteur en chef.*

Nous avons reçu deux lettres, l'une de Jaffa et l'autre de Beyrouth; la première nous apprend que Mehémed pacha, général de cavalerie de l'armée d'Arabie, s'est emparé des chefs de deux factions qui entretenaient la guerre civile à Naplouse et dans la Palestine; mais la seconde nous donne la triste nouvelle que le brave Emin pacha, commandant en chef de cette armée, venait de mourir à Damas. C'est une très grande perte pour le pays. Voici ces deux lettres, qui contiennent des renseignemens sur d'autres sujets:

Jaffa, le 13 septembre 1851.

Monsieur,

La guerre civile qui régnait entre les familles Djarar et Tokan, d'une part, et d'Abdel-Hadi, de l'autre, et qui désolait Naplouse et la Palestine, ne troublera plus cette contrée. Mehémet pacha, général de cavalerie de l'armée d'Arabie, vient de rendre un grand service à son gouvernement en remportant une victoire éclatante sur l'anarchie et la féodalité en faveur du bon ordre et de la civilisation. Il vient de se saisir de tous les chefs des factions, et de les diriger, enchaînés, sur la forteresse de Saint-Jean d'Acre. Voici les noms de ces chefs, qui étaient pour Naplouse ce qu'étaient les Abourache pour le voisinage de Jérusalem: Cheik Soliman bey Tokan; cheik Mostapha bey Tokan; cheik Djarar; cheik Djayous.

Les deux fils de Soliman-Abdel-Hadi et tous les chéks de Mont-Naplouse.

Mehémet pacha a encore son quartier à peu de distance de cette ville. Les vastes plaines sablonneuses situées entre cette ville et Ramlé (l'ancienne Rama) qui étaient jadis un théâtre d'anarchie et de pillages pour les Arabes nomades, acquièrent depuis quelques années un nouvel aspect par la plantation de mûriers que les habitans de cette ville ont faite dans le pays. Depuis moins de trois ans l'on y a planté plus de cent cinquante mille arbres de cette précieuse production. Ainsi ces campagnes, naguère désertes et malsaines, offrent maintenant le coup-d'œil d'une végétation aussi riche qu'agréable. Le climat devient plus sain, l'air plus pur, la température plus fraîche, les pluies plus abondantes, et la récolte de soie, qui ajoute un nouvel article à l'exportation du pays, anime le commerce et contribue puissamment à la renaissante prospérité de la Palestine.

Beyrouth, le 16 septembre 1851.

Monsieur,

Les lettres de Damas ont apporté ici la triste nouvelle de la mort du général en chef de l'armée d'Arabie, Emin pacha, qui était à la fleur de l'âge et qui, comme l'on sait, était doué de grandes qualités. Comme militaire, diplomate et savant, Emin pacha possédait tout ce qui constitue un homme considérable dans la haute sphère où il se trouvait placé. Aussi la perte de cet officier supérieur est-elle très regrettable pour la Syrie et pour l'Empire.

Dans ces derniers jours sont arrivés ici de Naplouse, par voie de Jaffa et d'Acre, les chefs des factions Djarar, Tokan, et Abdel-Hadi qui ont déchiré Naplouse et la Palestine par leurs guerres civiles. On les embarque aujourd'hui sur le bateau à vapeur du Lloyd autrichien le *Stamboul*, qui part pour la Capitale. Grâces aux soins et à l'habileté de Mehémet pacha, général de cavalerie de l'armée d'Arabie, l'anarchie est bannie